

Souvenirs de Bourdelle

Beaucoup de visiteurs de notre Musée s'étonnent d'y voir exposé le moulage d'une figure de la frise du Théâtre des Champs-Élysées à Paris, œuvre de Bourdelle, le célèbre sculpteur montalbanais. Ils ignorent, comme beaucoup de St-Antoninois d'ailleurs, que Bourdelle a vécu à Saint-Antonin plusieurs mois d'été, et que celle qu'il prit pour modèle de cette figure, entre autres, est notre compatriote Amélia VIALARS, membre fidèle de notre Société.

On sait que nos Assemblées Générales attirent peu de monde et qu'à l'heure fixée pour l'ouverture de la séance, personne n'a encore osé entrer ; mais il y a toujours, dans la salle vide, une femme vêtue de noir qui est arrivée un quart d'heure à l'avance, toujours la première, s'est assise sans bruit, un clair sourire aux lèvres : c'est Amélia VIALARS.

Elle m'a reçu dans sa maison, rue des Grandes Boucheries et dans la pénombre fraîche de la salle, nous avons longuement et doucement conversé, alors qu'au dehors le dur soleil d'août brûlait les façades claires et accusait les festons des toits.

— Vous êtes fidèles à nos Assemblées Générales ?

— Oh ! ça me plaît. J'aime beaucoup quand on parle de Saint-Antonin. J'ai toujours aimé. Quand nous vivions à Paris nous ne pensions qu'à notre pays, à notre retour.

Elle emploiera ainsi, toujours, ce pluriel qui l'associe sans cesse, dans ses souvenirs, à sa sœur disparue.

— Mais, comment êtes-vous devenue « modèle » de Bourdelle ?

Alors son visage s'éclaire et ses yeux brillent plus vif derrière les lunettes.

— Oh ! c'est par hasard et tout simplement. Ce devrait être en 1911. Les Bourdelle étaient venus passer les vacances à Saint-Antonin : c'est Pouvillon qui leur avait fait connaître Saint-Antonin. Ils avaient loué chez

ma grand'mère et mon oncle à Santou. Ma grand'mère nous disait d'aller chez elle pour les voir, mais nous n'osions pas. C'est Pouvillon aussi, je crois, qui avait « découvert » Bourdelle tout jeune quand il travaillait avec son père, comme ébéniste.

— Mais vous avez quand même, un jour, fait connaissance ?

— C'était un jour de vendanges. Nous revenions en groupe de la vigne que nous avons à St-Bernard, dans la combe. Nous descendions le chemin. Il faisait beau. On riait. Bourdelle nous a vus du perron de la maison. Il nous a appelés. Il était heureux. A partir de ce jour nous sommes allées souvent, avec ma sœur, à Santou et nous avons connu Madame Bourdelle et tante Rose.

— Il vous a tout de suite demandé de lui servir de modèle ? Et pourquoi vous et pas votre sœur ?

— Cela s'est fait très vite, sans doute ; je ne me souviens pas bien. Il trouvait que j'avais le visage qu'il fallait, le front, les joues... et puis je me tenais tranquille tandis que ma sœur, elle ne pouvait pas rester en place...

— Il vous faisait poser, il traçait des croquis, d'abord ?

— Oui, mais le plus souvent il travaillait avec la terre, de la glaise qu'il allait prendre au Cuzoui des Blandos. Il me regardait, il réfléchissait, il pétrissait tout en parlant. Au début c'était très ressemblant ; ça me plaisait ; puis il changeait, il transformait à son idée, avec son imagination.

— Et c'est ainsi que vous êtes devenue « La Liberté » du monument au général ALVEAR.

— Ah ! non. Ça c'est plus tard, quand nous étions chez eux à Paris.

— Parce que vous êtes allée avec lui à Paris ?

— Il m'avait emmenée. Je gardais leur fillette et je servais de modèle. Mais je m'ennuyais beaucoup et il le voyait. Alors il a fait venir ma sœur pour me tenir compagnie et nous avons vécu tous en famille, avec Bourdelle et sa femme Rhodia, une grecque, son ancienne élève, qu'il appelait Mauviette, et tante Rose et leur fillette. Nous étions comme ses enfants et il pouvait venir du monde, des artistes, des gens bien, il nous

voulait toujours à table avec eux. Même quand il y avait des ministres. C'était un homme aimable, très simple... Il était beaucoup plus connu à l'étranger qu'en France.

— C'est ce qui explique qu'il ait réalisé ce monument ALVEAR ?

— Certainement... Vous savez que « La Liberté » de ce monument a des cheveux en nattes, trois nattes. Ces nattes ont une histoire. A l'époque, on n'allait pas chez le coiffeur et je me faisais tous les soirs des nattes, trois, avant de me mettre au lit. Une mise en plis si vous voulez. Un matin, à mon lever, tante Rose m'a trouvée ainsi avec mes nattes. Elle l'a appelé : « Ne bougez plus ! gardez ces nattes ! ». Et j'ai gardé mes nattes jour et nuit. Il avait trouvé cela très bien. Ça lui plaisait.

Alors il a fait cette « Liberté ». Quand il travaillait, il vous regardait longtemps. Il avait des yeux qui vous perçaient ; son regard vous pénétrait... comme s'il avait voulu voir en vous, derrière vous.

— Et vous avez ainsi vécu plusieurs années près de Bourdelle ?

— Des années inoubliables. C'est intéressant, vous savez, le milieu artiste. Un jour, il m'a présentée à Isidora DUNCAN et il lui a dit : « Voici un spécimen des filles de mon pays ». Isidora DUNCAN !... Alors il y a eu les bombardements de Paris. C'était en 1915 peut-être. Il nous a renvoyées au pays pour que nous soyons à l'abri.

Puis il nous a rappelées en 1917 ; mais alors leur fillette était plus grande et il lui fallait une institutrice. Il nous a fait obtenir un emploi et c'est ainsi que nous sommes restées à Paris jusqu'à l'exode de 1940.

Nous allions les voir souvent, le dimanche, et s'il recevait quelqu'un à ce moment-là, on l'entendait dire à sa femme : « Comment, c'est les petites ! Fais-les entrer tout de suite ». Et nous étions reçues comme ses filles !...

— Sa mort, en 1929, vous a causé une grande peine ?

— OUI...

Et Mademoiselle VIALARS baisse la tête, feuillette ses documents jaunis, contemple et me donne à admirer, un à un, les croquis de famille annotés que lui a laissés Bourdelle, et où elle figure, souvent avec sa sœur, croquis pleins de tendresse et tendrement conservés.

— On peut dire que Bourdelle vous a immortalisé ?

— Oui, c'est un peu ça. Tenez, venez voir...

Elle me conduit jusqu'à sa chambre où son buste impassible semble garder les empreintes des mains puissantes de Bourdelle, comme se conservent pieusement, au creux du souvenir d'Amélia VIALARS, le visage et les gestes, le regard et la voix du grand artiste disparu.

G. Julien.

23 septembre 1916 PARIS

Mesdemoiselles
Amélia et Margot VIALARS.

Il n'y a pas que Mamanlou qui a une bonne affection pour les dévouées sœurs, douées toutes deux d'une belle âme douce.

Je suis heureux que toutes ces âmes gentilles groupées avec ma Mauviette et Petit Poulet — et tante Rose — aient formé comme la troupe des neuf Muses autour du jeune Dieu pompon.

Sacré pompon va, sacré enjôleur de pompon !

« Je vous remercie Amalitea — et votre sœur Margot aussi — pour tous vos bons soins à tout mon monde. Mais vous me devez une fière chandelle que je vous aie envoyé la Mauviette en suprême renfort, il était temps et j'ai eu du coup d'œil.

Je compte sur vous pour dégotter le figuier de près du Roc Rouge. Je l'avais vu un jour tout écrasé de fruits tout mûrs. Quand j'y conduisis la maman il n'y en avait plus — elle eut beaucoup de peine à avaler sa salive sans les fruits — car les figues et les raisins me font autant de tort en sa pensée que pompon.

A vous deux et aux petits miens avec Tante Rose — à toutes vos aimables amies, le Poilu de la Sculpture Française envoie son bonjour, affectueux pour vous deux, tout cordial pour elles. Quand la troupe s'en va toute par les sentiers de Noble Val, les Pierrots gris et les pigeons bleutés doivent dire : — en voilà qui rient mieux que nous.

Le papalou vous salue de Paris. »

Bourdelle.

(l'une des lettres de Bourdelle que conserve Mlle VIALARS.)